

Mot de la Rédaction

«Si un Gide a pu assurer avec autant de conviction qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, cela n'exprime bien entendu que son impuissance à le faire. Ce sont ceux qui sont incapables de faire de la bonne littérature avec de bons sentiments qui répandent le bruit que c'est avec de mauvais sentiments qu'on fait de la bonne littérature. La recette, un peu chacal, un peu vautour, un peu panthère, est celle de la facilité», écrit Aragon en 1949.

Comme on le voit, la célèbre boutade de Gide sert de révélateur immédiat aux convictions profondes de chacun. Si elle révolte les intransigeants d'une (de LA) bonté inconditionnelle, son auteur ne voulait cependant pas se proclamer champion d'un satanisme foncier ni d'un manichéisme à rebours, mais tout simplement constater que, depuis les mythes antiques, en passant par des contes de fées, aux grandes œuvres de toutes les époques, à l'exception — peut-être¹ — des récits hagiographiques et d'une cohorte de romans à l'eau de rose, la vérité sur l'homme — pris dans sa totalité et complexité — qu'exprime la littérature ne saurait occulter son versant sombre, dionysiaque, comme dirait Nietzsche. La présence du mal dans la littérature est à n'en pas douter une question morale. Sauf erreur, chaque société, pour fonctionner, a besoin d'une base éthique, d'un équivalent du décalogue judéo-chrétien. On peut supposer que même les membres des sociétés dont la religion passe à juste titre pour cruelle, comme les Aztèques, ne s'entretuaient pas entre eux et s'évertuaient à obéir, dans la vie quotidienne, à des lois morales qui ne devaient pas différer sensiblement de celles, explicitement prônées dans les sociétés de tradition judéo-chrétienne qu'ont

¹ Et encore ! Finalement, l'ascension vers la sainteté ne s'accomplit-elle pas à travers des péchés, chutes et tentations qui sont autant de représentations du mal ? Quant aux romans à l'eau de rose, il est de règle que les mauvais caractères qui constituent des obstacles à l'apothéose amoureuse servent de repoussoir, parfois fort prégnants et pittoresques, aux figures des jeunes premières et premiers qui aspirent à s'unir à vie pour filer le parfait amour.

d'ailleurs tacitement repris et instinctivement acceptées leurs descendants que sont les Européens et Nord-Américains massivement laïcisés d'aujourd'hui. La réflexion sur le mal — et partant sa présentation — dans les œuvres littéraires et philosophiques soulève un grave problème : est-il permis d'en parler et d'y réfléchir si on veut sauvegarder la pureté morale des sociétés sans en saper en même temps les fondations, au risque de dérégler son fonctionnement ? Voltaire propose une réponse assez hypocrite à ce problème, en disant qu'il aimerait que son valet croie en Dieu (c'est-à-dire obéisse aux préceptes moraux de la religion) car il suppose qu'il serait ainsi moins volé, mais en même temps, en tant que représentant de la couche éclairée de la société, il réserve aux « philosophes » l'entière liberté de réflexion. Le Siècle des Lumières connaît d'ailleurs au moins deux exemples des « philosophes » qui, en partant (du moins d'après ce qu'ils déclarent) de la pensée morale de Jean-Jacques Rousseau, aboutissent à la présentation du mal : celui de Choderlos de Laclos dont l'œuvre ne rompt pas encore ouvertement avec la morale déclarative, ainsi que celui du marquis de Sade qui, lui, s'adonne à la présentation programmatique, déclarative et intentionnelle du mal dans tous ses états, en attendant un Nietzsche qui va critiquer l'héritage moral de la chrétienté dès la fin du XIX^e siècle, et ensuite un Bataille qui consacra l'usage du terme même de la transgression, vouée à une si grande popularité dans la seconde moitié du XX^e siècle. Il paraît néanmoins difficilement envisageable que cette réflexion sur la transgression puisse éliminer le problème du bien, comme cela résulte de la définition bataillienne de la transgression, celle-ci étant un dépassement qui n'annule cependant pas la conscience de la norme dépassée.

Après quatre numéros où l'on débattait essentiellement des problèmes théoriques, la cinquième livraison de la revue *Romanica Silesiana* a pour axe thématique les transgressions morales dans la littérature au sens large du terme, incluant aussi des écrits philosophiques et ceux qui relèvent en général des sciences humaines : la présentation du mal, ses raisons et fonctions dans la pensée des auteurs étudiés et dans leurs œuvres, l'apologie et la critique du mal dans la vie et dans la littérature, la réflexion sur le bien-fondé de sa présence même dans les textes publiés, ainsi que d'autres problèmes annexes à la thématique proposée.

Les vingt textes rassemblés dans le présent recueil mettent en lumière la problématique des « transgressions » au sens large, dans les littératures d'expression française, italienne, espagnole et canadienne-anglaise à travers des époques différentes.

En s'appuyant sur les chansons de la croisade, Maciej Abramowicz choisit d'examiner les transgressions des normes par les chevaliers et les prêtres pour montrer que malgré la distance temporelle considérable séparant l'époque moderne ou postmoderne, malgré tous les changements de forme, de thématique, même de conditions de communication littéraire, l'attitude de la littérature à l'égard des systèmes axiologiques extra-littéraires demeure fixe.

Dans son étude, Michał Mrozowicki évoque Gilles de Rais — personnage historique, baron, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, maréchal de France dont l'histoire répond à tous les critères de la transgression dans ses approches traditionnelles et modernes. Ce transgresseur médiéval est analysé à la lumière des actions transgressives de l'homme présentées par l'un des plus éminents psychologues polonais, Józef Koźmielecki.

L'article de Buata B. Malela traite du problème des transgressions morales dans les récits esclavagistes et d'esclaves du XVIII^e et XIX^e siècles. La thématique du mal y est confondue à la violence symbolique et physique inhérente à l'esclavage et la constitution de contre-figures du mal, alors devenues des figures du malheur, offre à certains auteurs la possibilité de redimensionner le débat sur les rapports à soi, aux autres et au monde.

Parmi de nombreux aspects de la transgression, Edit Bors en analyse celui de la misanthropie. Une approche intertextuelle des textes choisis du XVIII^e, XIX^e et du XX^e siècles prouve que la réécriture de l'histoire d'Alceste permet d'une part aux écrivains des siècles futurs de compléter son histoire inachevée et, d'autre part, de chasser cette figure de misanthrope dans le « désert ».

Anja Kauß présente dans son article un autre visage de la transgression demeurant en rapport avec le plaisir. Zeno Cosini, personnage éponyme du roman d'Italo Svevo, en n'arrivant pas à abandonner la cigarette, vit continuellement en bonne volonté, ses résolutions aussi catégoriques et tenaces que refoulables concernant l'interdit dont il est parfaitement conscient et dont il cesse d'avoir peur avec chaque transgression.

Le roman catholique français, représenté par François Mauriac, donne à Dominique Rougé matière à réfléchir sur l'un des problèmes les plus importants de la transgression qui est celui du rapport entre le Bien et le Mal. Pour l'auteur de cet article, ce qui peut sembler être la transgression fondamentale sur laquelle repose toute l'œuvre romanesque mauriacienne, c'est le droit que le romancier s'arroge de choisir par exemple des personnages pécheurs et immoraux au détriment des personnages sans reproche.

En s'appuyant sur la chronique romanesque de Jean Giono, *Les Âmes fortes*, Jean-Paul Pilorget révèle dans son étude différentes faces de la transgression et notamment son aspect ontologique. J.-P. Pilorget montre comment Giono « passe outre », « traverse » ou franchit les limites de ce que se permet ordinairement la fiction dans sa représentation du réel ou transgresse les normes du dispositif fictionnel.

Largement citées dans la plupart des articles du présent recueil, l'œuvre et la pensée de Georges Batailles ont en outre inspiré les travaux de Diane Gabrysiak, de Tomasz Swoboda et de Michał Krzykowski. L'article de Diane Gabrysiak se propose d'aborder la notion de transgression telle que Georges Bataille l'a présentée dans *Lascaux ou la naissance de l'art*, à la lumière d'études relativement récentes, en particulier celles de Suzanne Guerlac et Douglas Smith. Pour To-

masz Swoboda, l'œuvre de Georges Bataille est un point de repère dans son étude sur les relations entre l'œil en tant qu'organe, motif, thème, symbole, voire métaphore et le mal considéré comme une catégorie morale et éthique dans certains textes de Michel Leiris, Albert Giacometti ou Man Ray. Enfin, Michał Krzykowski, dans son analyse dont le point de départ est l'œuvre de Bernard Noël, *Le retour de Sade*, se demande quelle est la valeur d'usage de Georges Bataille et en quoi la transgression peut nous toucher aujourd'hui vu que l'œuvre de ce dernier est désormais subordonnée aux mécanismes régulateurs de deux discours puissants qui sont celui de l'institution littéraire et celui de la pornographie.

En analysant le roman d'un écrivain chilien, Roberto Bolaño, Nina Pluta se focalise notamment sur l'impuissance de l'individu face à une violence institutionnalisée ainsi que sur le problème de la fascination de la société par un mal sublime. En revanche, Wiesława Kłosek propose d'examiner le problème de la peine de mort dans l'œuvre de Sandro Veronesi *Occhio per occhio* dont le titre détermine d'emblée la position de l'écrivain, pour qui la peine de mort est une sorte de vengeance.

Alain Romestaing fait apparaître l'image paradoxale de la transgression dans *L'Adversaire* — l'œuvre d'Emmanuel Carrère s'inspirant d'un fait divers. La transgression est loin de dépasser ici des normes morales, éthiques ou littéraires, elle se situe en revanche à la frontière. Pour Alain Romestaing, la déflagration de la transgression dans *L'Adversaire* est davantage à lire sous l'angle de l'angoissante défaillance des limites que sous celui de leur remise en cause.

L'étude de Katarzyna Gadomska présente les transgressions de toutes sortes dans le nouveau fantastique ou le néofantastique et essaie de répondre à la question pourquoi le genre en question devient un lieu d'accueil privilégié pour les violations de toutes les règles possibles. Katarzyna Gadomska prouve que le nouveau fantastique, tout comme son équivalent du XIX^e siècle, semble répéter le schéma entre la transgression et l'esprit conservateur, ce qui met en valeur son aspect ambigu.

En examinant les œuvres choisies de Tahar Ben Jalloun, Magdalena Zdrada-Cok prouve que la parole de ce dernier se veut transgressive notamment sur le plan social, politique et religieux. Le thème de la transgression sert également à l'auteur de cet article de tremplin pour accéder aux dilemmes et enjeux (tant identitaires que sociaux) de l'écriture issue de l'espace multiculturel.

Deux autres articles traitent de la littérature anglophone du Canada. Anna Czarnowus, en fondant son analyse sur le roman de Barbara Gowdy, *Mister Sandman*, se concentre sur la transgression considérée comme une force socialement intégrante. L'exemple d'une jeune fille prouve que même une maladie mentale d'un enfant n'empêche pas l'intégration de la famille. Zuzanna Szatanik propose une interprétation de la poésie de Lorna Crozier, qu'elle analyse du point de vue de sa force transgressive et de la réactualisation des mythes patriarcaux.

L'auteur de cet article s'intéresse notamment à la question de la honte profondément ancrée dans le mythe biblique de la Création, en articulant sa réflexion dans le contexte des théories critiques contemporaines.

Ewa Śmiłek se demande dans son article si la maladie mentale peut constituer une justification d'un caractère transgressif de la poésie d'un poète contemporain controversé, c'est-à-dire Leopoldo María Panero. Analysée dans le contexte idéologique de Bataille, Freud et Keplński, la poésie de Panero, d'un côté, choque le lecteur par la grossièreté de la langue et des images évoquées, de l'autre, elle devient pour l'homme un moyen de s'échapper à la logique sociale dominante.

L'article de Aneta Chmiel est consacré à un fragment de livre de Consolo, *L'olivo e l'olivastro*, décrivant l'arrivée de Caravaggio en Sicile. Le texte de Consolo reprend les motifs tels que : la mémoire, le passé, le voyage etc. ; et se situe dans le contexte des traits formels de l'auteur sicilien : le mélange des genres, des styles et l'emphase. Cette tendance à transgresser les normes se reflète dans l'attitude de Caravaggio dépassant au-delà les normes esthétiques de son époque.

Tomasz Sikora considère la transgression comme un phénomène culturel et l'applique au cinéma de trois metteurs en scène canadiens : David Cronenberg, Guy Maddin et Bruce LaBruce. La transgression est liée à la corporalité ainsi qu'à l'instabilité des limites charnelles et elle se manifeste par la tendance de l'homme à l'excès.

Pour la première fois, les articles publiés dans le présent tome de *Romanica Silesiana* se terminent par une courte note bio-bibliographique de chacun de nos collaborateurs. Conformément au plan prévu dans le premier numéro, la dernière partie est consacrée aux comptes rendus.

Krzysztof Jarosz et Andrzej Rabsztyn